

GEORAMA

JOURNAL DES ÉTUDIANT.ES DE L'INSTITUT FRANÇAIS DE GÉOPOLITIQUE



NUMÉRO 1

JANVIER 2024

Editorial

Géorama est l'aboutissement d'une prise de conscience d'une fraction d'étudiants de l'Institut français de géopolitique. Ce journal résulte d'une volonté de s'engager dans une démarche intellectuelle collective à la suite d'une première année centrée sur la recherche et la réflexion individuelle. Ainsi, l'une des premières visées de cette entreprise commune est de favoriser le partage de perspectives variées pour mieux appréhender les enjeux géopolitiques. Les étudiants venus de différents horizons, bien souvent non géographes de formation, confèrent au journal une diversité d'approches qui enrichit significativement notre grille d'analyse. Ce journal se veut être l'illustration matérielle de la principale singularité de l'Institut français de géopolitique : la diversité des sujets et des terrains de ses étudiants.

Toutefois, il est essentiel de souligner que l'Institut français de géopolitique ne détient aucun droit de regard sur nos contenus éditoriaux, et qu'il ne saurait être engagé par les positions exprimées par le comité de rédaction. Un choix assumé nous offrant une certaine liberté de style. Bien que plusieurs articles revêtent un ton académique, Géorama ouvre ses lignes aux poèmes, aux jeux, aux contre-textes et plus largement à tous les modes d'expression propres à un journal étudiant.

La cartographie demeure une permanence dans cette diversité. Que ce soit en géographie ou en géopolitique, la cartographie constitue une représentation des dynamiques spatiales et des interactions entre différents acteurs sur un territoire donné. L'objectif est d'offrir une véritable clé de compréhension des sujets géopolitiques à nos lecteurs par l'intermédiaire des cartes. Une mise en avant de la cartographie qui s'étend également à la vulgarisation du processus de production cartographique et aux différentes démarches adoptées par ses auteurs.

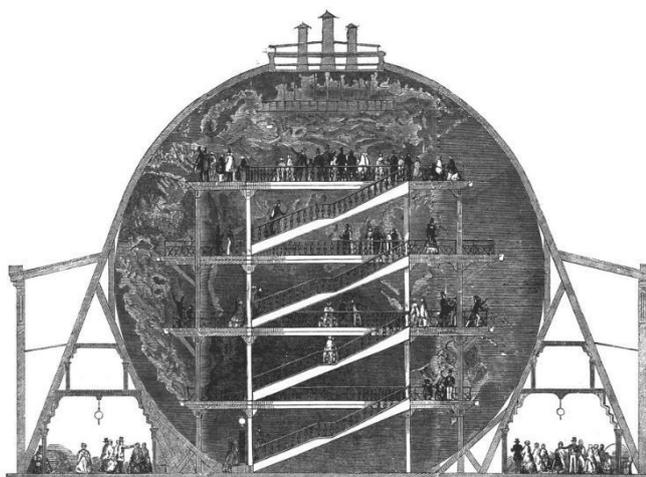
Fruit d'une démarche réfléchie, Géorama assume une interaction critique avec le savoir existant. Il s'agira également de s'approprier l'épistémologie géopolitique afin d'y porter une réflexion sur des notions anciennes et établies. L'objectif est pour nous de publiciser ces concepts tout en ouvrant la voie à de nouvelles interprétations ou à des ajustements conceptuels. Toutefois cette critique ne se limite pas à l'épistémologie, elle s'attaque également aux productions du comité de rédaction. En questionnant les conditions de leur terrain ou la conception de leurs cartes, les auteurs s'efforcent de porter un regard réflexif sur leur pensée. Une réflexivité secondée par la même volonté de travail collaboratif qui fut à l'origine de Géorama.

Iness Debbouza

Comité de rédaction

Lilian Abgrall
Victor Brossard
Rémy Collot
Lise Dabrowski
Clara Duban
Caroline Herve
Anna Lassissi
Gabriel Nublat

Dirigé par Iness Debbouza



Pourquoi Géorama ?

Intiment lié à la démesure des infrastructures du XIXème siècle, le géorama est à l'origine une attraction sphérique et creuse. En pénétrant à l'intérieur de l'édifice, les visiteurs pouvaient contempler sur ses murs les représentations cartographiques des différentes parties du globe. Le premier géorama est ouvert en 1826 à Paris à une époque où le globe terrestre n'était justement pas encore cartographié dans son entièreté. Par ailleurs, les cartes et le savoir géographique étaient déjà la chasse gardée des états-majors et des négociants. Pour de nombreux Européens, les géoamas furent leur première représentation spatiale du monde connu. Comme toute représentation, ces attractions comportaient une part d'approximation coincée entre erreur scientifique et fantasme exotique. Les constructeurs de géorama prenaient souvent le parti-pris du spectaculaire sur celui de la précision. Le géographe anarchiste Elisée Reclus, cher à l'école française de géopolitique, avait fait le choix de l'exactitude géographique pour son projet de géorama de 160 mètres de diamètre. Un choix qui se payait par une explosion des coûts de production, des retards incessants et finalement l'abandon du projet.

Sans prétendre réussir où Reclus a échoué, nous souhaitons ouvrir à nos lecteurs la porte du monde, pas si creux, de la géopolitique. A l'instar d'un géorama, ce journal a pour ambition de dévoiler de l'intérieur des analyses géopolitiques. Découvrir la géopolitique par des travaux d'étudiants, c'est comprendre toutes les difficultés, les errances mais aussi les succès que comportent l'apprentissage d'une discipline. Nous ne faisons ni le choix du gigantisme d'un géorama, ni de l'exactitude d'une revue scientifique, l'objectif est d'abord d'exister et peut-être de durer.

Géorama

Editorial	2
Comité de rédaction	3
Pourquoi Géorama ?	3
Questions à : Yves Lacoste	5
Attention, représentation !	8
<i>L'OEIL DU CARTOGRAPHE</i>	11
Page blanche, carte vide : du terrain à la cartographie	12
<i>ARTICLE GÉOPOLITIQUE</i>	15
Le Chaco, une province sous pression	15
<i>CARTE DES TERRAINS</i>	18
<i>RETOURS TERRAINS</i>	19
A la découverte de l'Isaan et du fleuve Mékong aux côtés de l'association Comnet Mekong	19
Appréhender les rivalités liées à la production sucrière à travers un terrain de recherche sur l'île de La Réunion	23
<i>MAIS ENCORE...</i>	27
Le jeu des apprentis chercheurs : confronter son sujet au terrain	27
Présentation de Géodote : l'association étudiante en plein essor !	29

Questions à : Yves Lacoste

Bonjour Yves Lacoste, nous vous remercions grandement d'avoir accepté de nous rencontrer et de nous avoir accordé cette confiance. Le premier numéro d'*Hérodote* se termine par ces mots : « Cette géographie, en informant la pratique des militants, des syndicalistes, est informée par elle, permettrait au groupe dominé de mieux situer l'ennemi, de mieux connaître et de mieux choisir le terrain ». Est-ce que vous pensez que la géopolitique, en tant qu'outil mobilisé hors d'une démarche académique, puisse avoir cette même utilité ? Croyez-vous en l'existence d'une géopolitique alternative et située à l'image de la géographie combattante que vous prôniez à l'époque en 1973 ?

En relisant les premiers *Hérodote*, je réalise qu'ils ont été écrits dans les années 70. Il y a encore l'héritage d'une volonté de donner au marxisme des bases plus sûres que ce qu'il y avait jusque-là. Les marxistes, et Marx en tête, ne se sont absolument pas intéressés à l'espace, à la géographie. Je crois que ce qui ressort le plus maintenant, c'est que le territoire pose des problèmes que l'on peut résoudre en envisageant les actions à différents niveaux d'analyse. Et ça c'est très important. Quant à votre question, bien sûr qu'une géopolitique engagée peut émerger. Je ne me fais pas trop d'illusion sur les démarches engagées. Il ne faut pas oublier que la géopolitique, ce sont des raisonnements qui sont exposés par tels ou tels (jeunes) chercheurs. Selon leurs objectifs, ils mènent leur comparaison différemment. Ne pas le reconnaître, c'est se voiler la face.

Dans *La géographie, ça sert, d'abord, à faire la guerre*, vous faites l'hypothèse que les faiblesses épistémologiques de la géographie seraient dues à « une absence de polémique entre géographes ». Or, durant cette décennie, de nombreuses revues voient le jour à l'image d'*Hérodote*, d'*Espace/temps*, des *Brouillons Dupont* ou encore du journal étudiant *Attila*, avec pour ambition de faire tomber les murs d'une géographie vieillissante. Avec du recul diriez-vous que ces polémiques ont servi dans le travail de construction théorique de la géographie ?

Bien évidemment. *Hérodote* a longtemps été détesté de façon très extrême. Pourtant la revue a joué un rôle majeur dans le paysage géographique de l'époque. *Hérodote* est devenue quelque chose d'important, de bien connu, même dans certains pays étrangers, il est vrai principalement francophones. Des théories comme des concepts ont pu en ressortir. Vous

savez, c'était l'époque de Vincennes. Autant il y a vraiment des gens qui continuent de dénigrer ce qui s'est passé à Vincennes ; autant plusieurs nouvelles théories et concepts y ont été créés. Par exemple, le département de philosophie était situé à proximité de celui de géographie. Grâce à mon camarade le philosophe François Châtelet, *Hérodote* a pu accueillir dans les pages de son premier numéro, Michel Foucault.

Pourquoi est-ce qu'aujourd'hui, dans les médias, on parle de géopolitique uniquement pour se référer aux petites échelles, aux grandes guerres, et lorsque nous sommes confrontés à un conflit plus local, ils s'adressent davantage aux politologues ou aux sociologues ?

Parce que l'image de la géographie est encore, dans beaucoup de cas, tout à fait rébarbative. Je me rappelle, dans une classe de seconde où j'étais élève, mon professeur nous avait donné deux sujets le jour de la composition. Un sujet d'histoire, un sujet de géographie. Le sujet d'histoire, je l'ai fait avec beaucoup de satisfaction ; quant au sujet de géographie, j'avais complètement refusé de le faire.

Vous pensez que la géographie souffre encore de cette image ?

Oui, toujours. D'autre part, le mot géopolitique, jusque dans les années 1960-70, a été très lié à l'hitlérisme. Je me souviens avoir été envoyé par le Quai d'Orsay à l'ambassade de France en Allemagne, pour parler de la géographie et de la géopolitique. Aucun Allemand n'est venu. Les employés à l'ambassade de France y ont assisté, mais de la part des Allemands c'était le blocus complet. Et j'en ai discuté encore récemment avec une Allemande qui vient régulièrement en France. Elle me disait que le mot géopolitique en Allemagne était encore un terme chargé de mépris et d'inquiétude. Le terme « géopolitique » a été utilisé par les Allemands dans les années 1920-1930 pour parler autrement de géographie, qui était rendue pour partie responsable de la défaite allemande de la Première guerre mondiale, mais la géographie universitaire allemande n'a pas pour autant disparu. En revanche, après la défaite du nazisme le terme géopolitique a été proscrit en Allemagne, tout comme en France d'ailleurs.

A l'heure actuelle, il y a une telle prolifération du mot géopolitique, pourquoi certaines personnes confondent géopolitique et relations internationales ?

Cela s'est répandu depuis 20 ans, à peu près. Désormais il y a une géopolitique qui s'inspire un peu de ce qu'il y a dans les journaux. Je prends un cas tout à fait actuel : la bande de Gaza. Personne n'a cherché à comprendre, à avoir un raisonnement géographique qui explique pourquoi est-ce qu'il y a des Arabes dans la bande de Gaza.

Pouvez-vous justement nous en dire davantage sur la géographie de la bande de Gaza ?

Regardez les choses en termes de forme de relief, le relief est très important dans la guerre. Les eaux de pluie qui tombent sur le plateau ressortent dans la plaine côtière marécageuse à l'ouest d'Israël. Dans la plaine côtière, à la latitude de Bethléem et de Jérusalem, il y avait un paludisme considérable aussi ces terres, parce que paludéennes, étaient-elles inoccupées. Les grands propriétaires arabes du plateau envoyaient leurs moutons seulement en hiver, au moment où il n'y avait pas trop de paludisme, avec des bergers pour les remonter en été. Les Juifs qui ont acheté ces terres que leur ont vendues ces grands propriétaires arabes car elles n'avaient guère de valeur à cette époque-là, se mettent en tête de les mettre en valeur. Mais à cause du paludisme, ils subissent des pertes considérables. Ce fut l'hécatombe jusqu'à ce que la quinine arrive sur le marché mondial. Il suffit de voir les cimetières des villes côtières, de vastes cimetières de plusieurs dizaines de milliers de personnes. Seulement à partir du moment où le paludisme s'estompe, des perspectives d'occuper ces territoires et de les cultiver de façon efficace commencent à émerger. C'est pourquoi, les Juifs revendiquent la plaine. Mais plus au sud la zone côtière était moins marécageuse et donc beaucoup moins paludéenne car l'arrière-pays était moins arrosé, aussi cette zone semi-aride a-t-elle gardé ses populations arabes depuis la nuit des temps. Donc, vous voyez l'importance de l'arrière-pays selon qu'il y a des pluies ou beaucoup moins, ça donne un avant-pays tout à fait différent. La géographie et la géomorphologie permettent de mieux saisir les rivalités sur ce territoire.

Iness Debbouza, Gabriel Nublat avec l'aide d'**Alexis Foesser** et de **Caroline Hervé**

Attention, représentation !

« *Le mot représentation, c'est une façon dont quelqu'un, à tort ou à raison, se représente les choses.* »

Yves Lacoste¹

Jamais, en géographie, le concept de représentation n'avait été si succinctement défini. C'est peut-être pour cela que la citation fleurit dans les introductions de mémoire de l'Institut français de géopolitique. Bien sûr, ni Yves Lacoste, ni les étudiants en géopolitique ne se limitent à une définition aussi restreinte du terme.

Pour trouver les premières traces de ce mot dans les textes de l'école française de géopolitique, il faut remonter en janvier 1976 avec la parution du premier numéro de la revue Hérodote : *Géographie de la crise, crise de la géographie*². Son édito « Attention Géographie ! » inscrit sur papier les concepts fondamentaux du courant lacostien : *positions, fronts, enjeux* et bien sûr représentation. On pouvait y lire « Géographie scolaire et mass média substituent une harmonie imaginaire à l'organisation de l'espace par le pouvoir.

Un réseau de représentations mystifiantes légitiment, naturalisent, dépolitisent l'ordre social/spatial établi. »³. Le terme représentation n'y est pas encore défini et sert à dénoncer l'avènement d'une *géographie-spectacle* et d'une *géographie des professeurs*. Mais cette première mention comprend déjà en son sein deux points-clés du concept. D'abord, l'idée que les représentations ne sont pas innées, mais bien produites puis reprises plus ou moins consciemment par les individus. Deuxièmement, cette citation met en lumière le lien entre représentation et réalité. Les représentations influencent le cours des choses indépendamment de leur véracité. Ici, ce sont des représentations « mystifiantes » qui viennent agir directement sur l'ordre existant.

36 ans plus tard, Hérodote publiera une définition plus détaillée du concept dans l'article « La géographie, la géopolitique et le raisonnement géographique ». Par ailleurs, je recommande fortement – aux profanes, aux étudiants de Master 1 et aux autres intéressés – la lecture dans son entièreté de *La géopolitique des géopolitiques* qui constitue l'une des pierres angulaires de l'épistémologie géopolitique. Après avoir établi le lien entre géographie et puissances

¹ Estelle Ménard, Léa Gobin, Selma Mihoubi & Yves Lacoste, *Entretien avec Yves Lacoste : Qu'est-ce que la géopolitique*, Radio Diploweb, 2018.

² *Géographie de la crise, crise de la géographie*, Hérodote n°1, Editions François Maspero, Paris, 1976.

³ Yves Lacoste, « Attention, géographie ! », *Hérodote*, n°1, 1976.

dirigeantes, énuméré les courants historiques de la géopolitique et énoncé les outils de l'école française de géopolitique, Yves Lacoste y réaffirme l'importance du concept de représentation. Il écrit « Les représentations sont l'outil majeur des sciences naturelles, des sciences humaines, mais aussi du raisonnement géopolitique. »⁴. Mais toutes les représentations ne sont pas forcément pertinentes à étudier et perception ne fait pas représentation. L'école française de géopolitique s'intéresse d'abord aux *représentations contradictoires* puisque ce sont ces dernières qui animent les conflits. Dans cet article, Yves Lacoste rappelle que les représentations « ne sont pas tombées du ciel ». Elles sont façonnées par les intellectuels organiques de tel ou tel groupe ainsi que par les acteurs qui les mobilisent pour défendre leurs intérêts. Les représentations ont également un ancrage spatial et certaines sont directement liées au territoire comme celle de Peuple ou de Nation. Ces dernières sont exploitées par des acteurs pour transformer l'espace en territoire. Les représentations ne sont donc ni figées, ni agissantes pour elles-mêmes. C'est d'abord par l'action des acteurs que les représentations, même les plus infondées, prennent pied dans le réel. Le géopolitologue n'est pas là pour jouer au fact-checker, mais plutôt pour révéler ce qui pousse les individus à agir.

Ces représentations sont matérielles ou immatérielles comme individuelles ou collectives. Les représentations individuelles immatérielles peuvent être compliquées à prendre en compte pour l'apprenti-chercheur du fait de leur nature intime. Néanmoins, ces dernières sont bien souvent le produit de représentations collectives – historiques, culturelles identitaires, politiques – plus vastes. Pour analyser et exposer les représentations des acteurs étudiés, les géopolitologues disposent de deux outils : l'entretien et la carte de représentation.

Attention, cependant ! Les représentations ne sont pas qu'un objet d'études, elles agissent sur le chercheur. La production de toute pensée est influée par nos perceptions, nos biais et l'état de nos connaissances. L'école française de géopolitique nous appelle à nous méfier de nos propres représentations. Ce n'est pas la première à porter un regard réflexif sur la pensée du scientifique. Avec son concept d'*obstacle épistémologique*⁵, le philosophe Gaston Bachelard abordait déjà la relation biaisée entre le chercheur et son objet d'étude. Les penseurs de l'Ecole de Francfort assumaient quant à eux l'aspect orienté de leurs travaux par la production d'une recherche critique du capitalisme. Le chercheur doit prendre en compte que son raisonnement s'ancre dans un contexte spatio-temporel donné. Son étude n'est jamais profondément neutre, objective ou apolitique.

⁴ Yves, Lacoste, « La géographie, la géopolitique et le raisonnement géographique », *Hérodote*, n°146-147, 2012.

⁵ Gaston, Bachelard, *La Formation de l'esprit scientifique*, Librairie Philosophique J. Vrin, Paris, 1993.

Ainsi, me sachant concerné, je mets en garde les étudiants de l'Institut français de géopolitique de penser que leurs productions sont exemptes de toute représentation située. La domination du milieu universitaire par les classes favorisées conditionne la recherche et son apprentissage. À l'institut comme ailleurs, se méfier de ses représentations, c'est bien souvent se méfier de représentations dominantes.

Gabriel Nublat

La stabilité mauritanienne : une stratégie nationale

I. Un concentration des populations dans le Sud (en hab./km²)

- Zones particulièrement inhabitées (< à 1)
- Entre 0,1 et 2
- Entre 2 et 10
- Entre 10 et 30
- Nouakchott (< à 1100)
- Noyau sédentaire
- Circulation nomade intra étatique

II. Une militarisation du territoire

- Zones militaires placées sous contrôle satellite de l'armée
- Routes principales, checkpoints réguliers de la police et la gendarmerie (contrôles des identités, des visas et des marchandises)
- Contrôle de police renforcés à l'entrée de la ville
- Postes frontières officiels
- Passages de frontières informels

III. Un désenclavement économique progressif

Des ressources naturelles...

- Fer
- Cuivre
- Or
- Uranium
- Zone de pêche
- Pétrole et gaz

...et des axes commerciaux

- Voie d'acheminement des denrées alimentaires depuis le Maroc
- Projet autoroutier rejoignant Zouérate à Tindouf amené à favoriser les échanges commerciaux avec l'Algérie et désenclaver les régions frontalières

© Lise DABROWSKI, IFG, avril 2023.
Sources : d-maps.com, populationdata.net, entretiens réalisés à Nouakchott en février 2023.



La Mauritanie, entre tensions et stratégie militaire renforcée

I. Une zone de densification des flux

- Principales routes de commerce illégitime
- Principales voies de migration sur l'axe vertical
- Migration sahraouie inter étatique
- Camps de réfugiés sahraouis
- Camps de réfugiés mauritaniens
- Zone d'orpaillage illégal

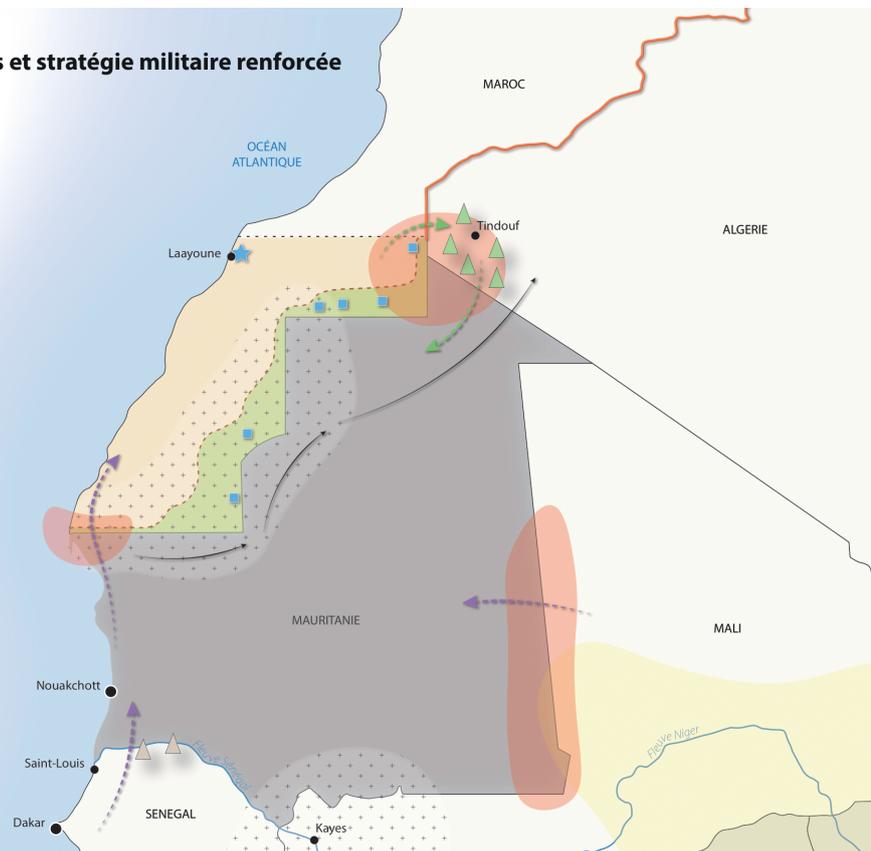
II. D'une région sous tensions...

- Zones de tensions frontalières
- Territoire du Sahara occidental contrôlé par le Front Polisario
- Territoire du Sahara occidental contrôlé par le Maroc
- Présence régionale de AQMI et affiliés
- Frontières fermées
- Mur de Sable marocain

III. ...à une politique militaire globale

- Postes frontaliers d'observation de la mission MINURSO
- Quartier général de la MINURSO
- Pays membre du G5 Sahel

© Lise DABROWSKI, IFG, avril 2023.
Sources : d-maps.com, entretiens réalisés à Nouakchott en février 2023.



Page blanche, carte vide : du terrain à la cartographie

Il s'agira ici de mettre en lumière les différentes étapes qui ont permis la réalisation des cartes ci-dessus. Ces dernières se sont construites de manière graduelle entre décembre 2022 et mai 2023.

Cependant, n'ayant jamais utilisé d'outil cartographique avant l'année dernière, cet article se basera uniquement sur ma seule expérience subjective à l'échelle d'une année. La carte est un objet géopolitique à part entière puisqu'elle fait apparaître les enjeux autant qu'elle les synthétise. Je tenterai ici de souligner ce qui a pu faire sens dans mon appréhension de celle-ci selon trois axes : avant, pendant et après terrain

Mes recherches traitent des recompositions géopolitiques maghrébines à travers la perspective de la position mauritanienne dans le conflit Sahara occidental. De ce fait, ma recherche en amont du terrain consiste à comprendre les territoires concernés ainsi que les dynamiques locales. Dans les premières années de son indépendance en 1960, la Mauritanie a principalement été appréhendée sous un angle anthropologique. Pour autant, l'état de l'art actuel n'est pas très fourni ce qui rend difficile de saisir les clefs de compréhension des dynamiques géopolitiques. Ainsi, je construis les prémices de ma recherche sur une étude des enjeux dans lesquels s'insère la Mauritanie à l'échelle régionale.

La région sahélo-saharienne est traversée par une culture nomade toujours prégnante aujourd'hui. Je réalise vite des croquis des différentes aires de nomadisation, des différentes tribus mais aussi des dynamiques migratoires, idéologiques, économiques susceptibles de traverser et, par conséquent, d'exercer une influence sur l'espace étudié. Positionné entre Sahel et Maghreb, le territoire mauritanien occupe une place centrale au sein des enjeux géopolitiques africains. Il est marqué par des flux migratoires, économiques et idéologiques singuliers propres aux dynamiques des zones frontalières. Je tâche alors de cartographier rapidement les zones plus tendues, les acteurs qui y agissent mais aussi les présences étrangères, étatiques ou privées, internationales ou non. À l'approche du terrain, ma compréhension de l'échelle nationale est encore très floue. J'ai toujours du mal à comprendre les liens tribaux qui régissent une partie de la société mauritanienne et dont découlent certaines des alliances politiques. Pour autant, je prends la mesure de l'importance du terrain et de l'expérience du territoire en arrivant à Nouakchott en février 2023. Les entretiens sont extrêmement éclairants puisque les acteurs me font part de représentations d'un territoire vécu. De plus, la rencontre avec des acteurs militaires et diplomatiques, mauritaniens ou

français, permet de comprendre les différentes stratégies mais aussi leur impact pour la sécurité et la stabilité de l'Etat central. Je prends alors l'habitude d'effectuer des croquis lorsqu'il est question de territoire et de frontières : les régions vides, celles « dangereuses », touristiques, les zones tampons, les zones militaires, les passages de frontières autorisés et ceux informels. Pour autant, c'est en sortant de Nouakchott que je commence à saisir l'importance de la géographie physique de la Mauritanie en tant qu'élément clé de toutes les réflexions qui suivront. Sortir de Nouakchott, c'est prendre la mesure de ce que veut réellement dire le mot « désertique » : des étendues de sable à perte de vue, à gauche et à droite de la route, l'absence de vie sur des kilomètres et des kilomètres. Le pays est vaste, il manque d'infrastructures et la densité de population y est extrêmement faible (soit 4hab./km² selon un recensement de 2022). Par ailleurs, les routes se transforment aléatoirement en pistes, les minibus ne peuvent souvent pas rouler au-delà de 40 km/h car la dégradation de la chaussée empêche une vitesse plus élevée. Ainsi, le trajet entre deux villes peut s'étendre sur une ou plusieurs journées, ce qui favorise l'isolement des régions moins peuplées ou davantage éloignées du pouvoir central. Cette immensité, difficilement cartographiable, est pourtant inhérente à la compréhension des dynamiques nationales. À terme, j'ai choisi d'ajouter les densités de population et de mettre en lien cette réalité aux politiques de sécurité nationale et régionale.

Ma colocataire à Nouakchott disait : « les Mauritaniens sont trop curieux », et c'est assez vrai. Cela facilite le dialogue et j'apprends beaucoup de la vie en Mauritanie en discutant avec toutes les personnes rencontrées sur la route. Ces derniers parlent de leurs représentations, des questions politiques, environnementales ou encore sociales. Je croise aussi des touristes, des personnels diplomatiques français venus visiter le désert mauritanien. Eux sont porteurs d'un discours auquel il est difficile d'accéder dans le cadre officiel d'un entretien en ambassade. Ces discussions, même si informelles, participent à nourrir une réflexion plus large sur les représentations de ce territoire. Celle-ci a été cruciale dans l'élaboration des cartes et la rédaction du mémoire. Ajoutées à ma propre expérience du territoire et mes observations, cet apport me permet de mieux cerner les enjeux pour ensuite les appréhender correctement. En rentrant de terrain, il a donc surtout été question de synthétiser les informations récoltées en entretien, en traversant le pays, ainsi que de réunir tous les croquis pour visualiser ce qui pourrait être intéressant de regrouper et de cartographier. Alors, en mettant bout à bout les différentes données principalement récoltées pendant le terrain, il m'a semblé intéressant de confronter les deux échelles. En effet, nombre des stratégies mauritaniennes s'inscrivent de manière cohérente dans les orientations de la politique étrangère et découlent d'une position géostratégique singulière.

De fait, le pays est au carrefour de flux multiformes et à la frontière d'espaces régionaux distincts. Il serait donc complexe d'appréhender pleinement les enjeux nationaux sans élargir l'analyse à une perspective régionale. Pour ce qui est de la conception de la carte en tant que telle, force est de constater qu'entre les croquis préliminaires et la carte finale, il y a de grandes différences. On lit souvent qu'une bonne analyse en géopolitique serait une analyse à vocation de neutralité. Dans le cadre du conflit au Sahara occidental, les représentations sont l'objet même de la continuité du conflit dans le temps. Dans mon cas, il a donc été nécessaire d'établir un travail d'analyse des différentes représentations du conflit selon chacun des acteurs pour pouvoir ensuite traiter les données d'une manière qui se voulait la plus objective possible. Ainsi, les cartes n'ont cessé d'évoluer au fil de la rédaction. Il m'a semblé important de constamment les (re)travailler, ou du moins de les voir comme des objets évolutifs en parallèle du texte.

Lise Dabrowski

Le Chaco, une province sous pression

L'écologie a été absente des débats de la dernière présidentielle argentine qui s'est déroulée dans un contexte de division extrême de la société entre partisans du candidat-ministre de l'Économie et le candidat vainqueur, Javier Milei, anarcho-capitaliste et climatosceptique d'extrême droite. L'absence de volonté de changement de modèle de production productiviste pose des questions de durabilité et de résilience pour le pays.

Ce manque d'intérêt pour les enjeux environnementaux est d'autant plus préjudiciable que l'Argentine est plus que jamais touchée par le dérèglement du climat et de son territoire. L'Amérique du Sud est connue pour exporter beaucoup de matières premières différentes. Contrairement à ses voisins chiliens qui exportent principalement du lithium, du cuivre ou des fruits, et au Brésil, qui mise sur le café, le fer et le jus d'orange, l'Argentine a choisi une autre orientation en se positionnant comme le premier producteur mondial de soja. Le soja est le principal moteur économique de l'Argentine en crise, il revêt une importance cruciale à plusieurs égards. D'abord, il représente 27% des exportations au premier trimestre 2022, ensuite, la ressource est principalement utilisée dans le cadre national pour l'élevage bovin, une source de fierté nationale. Alors que le soja est exporté vers l'Europe et l'Asie, des enjeux géopolitiques émergent. En effet, il s'avère que la Chine manifeste un intérêt particulier pour la province du Chaco argentin. Cette région

stratégique a été un théâtre de négociations. La Chine a soumis à l'Argentine une proposition visant à établir un partenariat pour la production de viande de porc, une initiative concrétisée sous la direction du gouverneur du Chaco, Jorge Capitanich, qui a été l'objet de multiples accusations de corruption.

Par conséquent, l'éventuelle implantation de méga fermes au Chaco comprenant plusieurs dizaines de milliers de porcs, nourris au soja et au maïs, soulève des préoccupations directes quant à l'utilisation de terres indigènes.

Un lobbying intense qui détruit le vivant

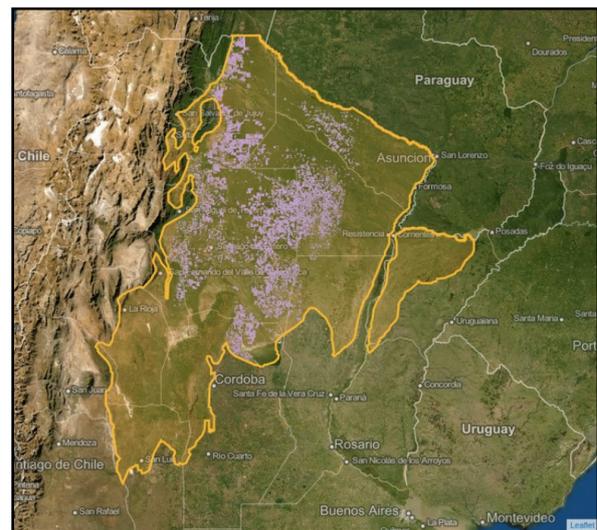
Le processus de déforestation s'articule de manière relativement simple. Les terres forestières sont acquises par des groupes industriels influents, qui, grâce à un lobbying efficace auprès des responsables politiques de la province et du pays, parviennent à obtenir les droits sur ces terres pour les exploiter à leur guise. Ces lobbies, parmi les plus puissants d'Argentine, parviennent

également à déposséder les terres des communautés indigènes. Bien que l'abattage des arbres soit censé être réglementé, il se fait souvent de manière illégale, dépassant les quotas autorisés. Les autorités de régulation se trouvent impuissantes et dépourvues de moyens, d'autant plus dans un contexte de forte inflation (>140% en un an - octobre 2023). Une fois le bois coupé ou brûlé, une main-d'œuvre souvent asservie, parfois indigène, procède à l'abattage des derniers troncs et prépare le sol pour la culture (soja, maïs).

Une déforestation globale

La déforestation constitue la problématique environnementale prédominante dans la région du Chaco. En 2022, 33 000 hectares ont été illégalement déboisés, libérant ainsi entre 10 et 12 millions de tonnes de CO2 dans l'atmosphère. Entre 2000 et 2019, environ 8.7 millions d'hectares de forêts du Gran Chaco ont été anéantis. Un quart de la forêt a disparu entre 2004 et 2017. A ce rythme, il est estimé qu'elle pourrait disparaître d'ici 25 à 40 ans.

Déforestation dans le Gran Chaco (forêt entière sur plusieurs provinces) : comparaison satellitaire 2001/2018



©: [Monitoreodesmonte.com.ar](https://monitoreodesmonte.com.ar) sur : BRAVO Fernández Ezequiel, CASTILLA Malena : Mongabay : *Cerdos en el Chaco : « Las nuevas inversiones que ponen en peligro el territorio indígena qom »* <https://es.mongabay.com/2021/08/cerdos-en-el-chaco-inversiones-chinas-territorio-indigena-qom-argentina/> (consulté le 16/04/2023).

En violet, les champs qui remplacent les arbres.

Des populations indigènes directement impactées : inégalité et racisme

Les populations indigènes du Chaco subissent depuis de nombreuses années une expropriation de leurs terres ancestrales, les

contraignant progressivement à se confiner dans des réserves aux droits juridiques flous. Par dizaines de milliers, les Qoms, Mocoví et Wichís voient leur mode de vie évoluer, dépassant leurs capacités d'adaptation. Autrefois, ces communautés vivaient en autarcie dans la forêt. Désormais, leur mobilité et leur mode de vie traditionnel sont grandement limités. Au contraire, ils font face à des expulsions, à la discrimination, au racisme, et sont confrontés à des difficultés d'accès aux soins et à l'éducation, des services bien éloignés des normes nationales argentines. Ces difficultés d'accès aux soins sont d'autant plus gênantes au vu de leur exposition à la pollution, et aux pesticides allégrement largués par avions sur les champs de soja OGM.

L'élevage et la demande de viande comme base du processus

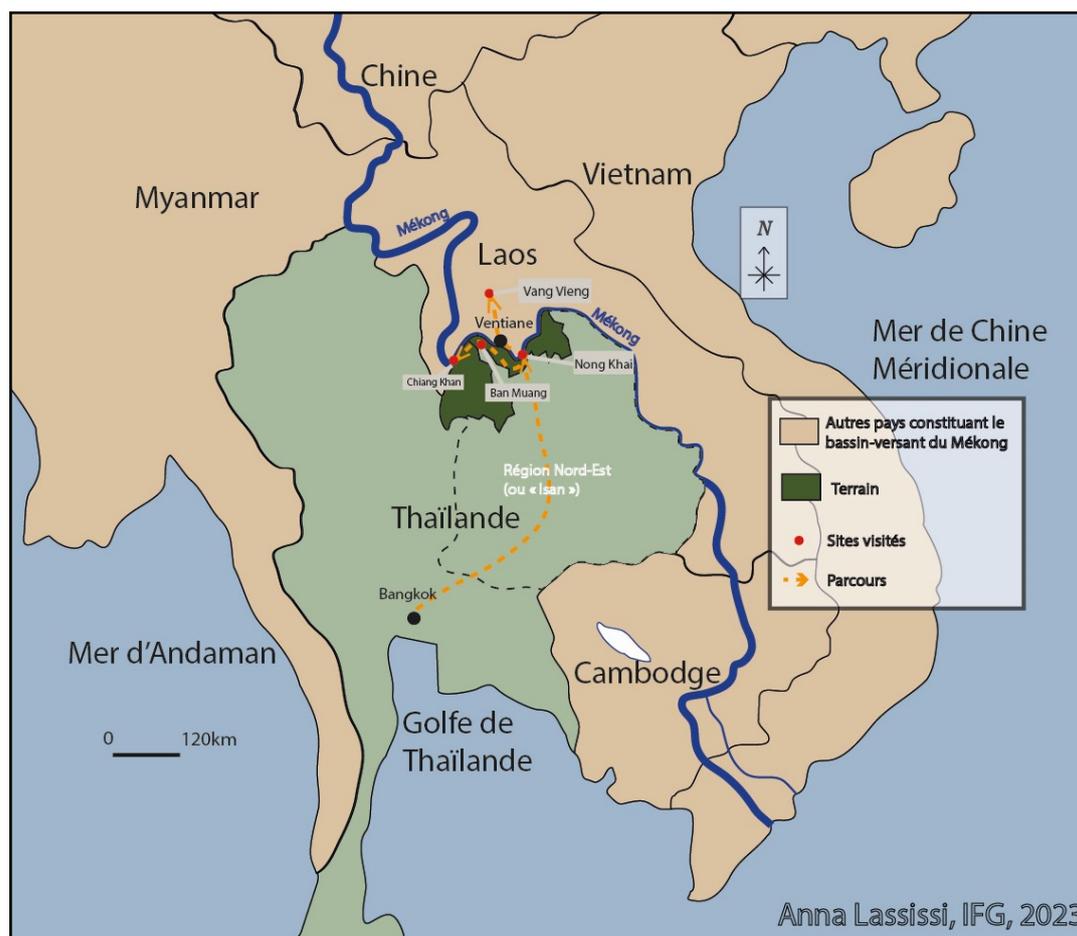
En 2019, dans le monde, les activités d'élevage et d'abattage ont concerné plus de 80 milliards d'animaux terrestres et plus de

300 milliards d'animaux aquatiques. La nécessité de nourrir toujours plus d'animaux pour des humains qui ont tendance à carniser leur assiette entraîne des conséquences, de manière directe ici au Chaco comme en Amazonie, ou sur tous les territoires où les fermes polluent les sols et utilisent massivement l'eau douce.

Selon le GIEC et faisant l'objet d'un consensus scientifique, la réduction, voire l'abandon, de la consommation de viande et de produit d'origine animale pourrait représenter une solution à l'échelle de l'individu qui est bénéfique tant pour la santé que pour l'environnement et le bien-être animal. Cependant, il est crucial de souligner que seules des mesures à l'échelle des Etats sont nécessaires pour induire des changements globaux et massifs nécessaires pour atténuer les effets du dérèglement climatique, dont l'environnement et les sociétés humaines ont actuellement un besoin impérieux.

Lilian Abgrall

A la découverte de l'Isaan et du fleuve Mékong aux côtés de l'association Comnet Mekong



Située aux abords du fleuve Mékong, à la frontière avec le Laos, Nong Khai, est une ville importante de la région Nord-Est de la Thaïlande (aussi appelé « Isaan »). Dans le cadre de mon terrain, j'ai dû m'y rendre afin de rencontrer les membres de l'association Comnet Mekong (de son nom complet The Thai Mekong People's Network from Eight Provinces), une association opposée au développement des barrages sur le fleuve Mékong. En effet, depuis plusieurs années, les projets de barrages hydro-électriques se sont multipliés, ce qui a de fortes conséquences sur l'environnement et le mode de vie des populations habitant aux abords du fleuve.

De Paris à Nong Khai : A la découverte du Mékong

Pendant la préparation de mon terrain, j'ai contacté la présidente de l'association Comnet Mekong via Facebook pour lui proposer un entretien. Ne parlant pas anglais, elle m'a tout de suite mis en contact avec leur responsable des relations internationales, Ladawan, qui a pu faire le lien entre l'association et moi. Quelques jours avant mon départ en Thaïlande, nous avons fait une réunion en Zoom avec tous les membres, afin de discuter des modalités de notre rencontre. Une fois arrivée à Bangkok, j'ai très vite pu rencontrer Ladawan, qui m'a beaucoup aidée pour organiser mon voyage à Nong Khai. En effet, si j'étais arrivée à Bangkok, l'association, elle, était basée à Nong Khai, à plus de 600 kilomètres de là. Après un long voyage en train de plus de dix heures à travers toute la région du Nord-Est, je suis donc arrivée à Nong Khai le 13 février 2023 en compagnie de Ladawan. A mon arrivée, Preecha, le responsable de la communication de l'association, m'a emmenée directement voir le fleuve Mékong. J'ai été impressionnée par l'immensité du lit du fleuve. C'était la première fois que je voyais un fleuve aussi large.

Comnet Mekong : une association engagée dans la protection du fleuve et de ses communautés

J'eus à peine le temps de m'installer que, déjà, la présidente de l'association, Ormburn

Thipsuna, m'attendait pour me rencontrer afin de discuter des conséquences des barrages et de la création de l'association Comnet Mekong. Fondée en 2009, dans la ville de Nong Khai, l'association a été créée en réaction à l'incompréhension face à la multiplication de phénomènes naturels inhabituels sur le Mékong tels que des sécheresses ou des inondations. Alors que les autorités ne fournissaient aucune explication sur ces changements, Ormburn a voulu former un collectif pour comprendre ce qu'il se passait et informer les populations touchées. Née dans la province de Nong Khai, Ormburn Thipsuna a fait ses études sur la pêche en eau douce à l'université de Khon Kaen et possède une grande expertise sur le fonctionnement de l'environnement du fleuve Mékong. J'ai été très étonnée par ses connaissances sur les différents écosystèmes composant le fleuve. Si l'association a d'abord été fondée à Nong Khai, elle est en lien avec plusieurs centaines de communautés et repose sur 9 comités associatifs dans le Nord-Est. Ainsi, après quelques jours passés à découvrir la ville de Nong Khai et le fleuve Mékong par moi-même, l'association m'a proposé de découvrir d'autres espaces directement touchés par les conséquences des barrages, en passant quelques jours dans une partie plus rurale de la province de Nong Khai.

Une excursion dans la campagne de Nong Khai

J'ai donc passé trois jours autour du village de Ban Muang, où l'association possède également des locaux. Organisé par Preecha, que je surnommais affectueusement « Kru'Preecha » (ce qui est une manière de nommer un maître ou un guide en thaïlandais), le voyage avait pour but de me faire découvrir la vie des communautés du Mékong et les impacts des barrages sur celles-ci. En compagnie de Preecha et Ladawan, j'ai exploré plusieurs points de vue offrant une vue panoramique sur la région. Kru'Preecha en profitait pour me dévoiler les spécificités régionales, que ce soit en termes de géographie, d'agriculture ou d'économie. Il m'a également éclairé sur la culture locale, notamment sur la cuisine. J'ai donc profité de ce voyage pour goûter aux spécialités culinaires du Nord-Est. Afin de répondre à mes questionnements, j'ai réalisé plusieurs activités qui m'ont permis de prendre conscience des conséquences directes des barrages sur les populations. Tout d'abord, le long du fleuve Mékong, j'ai visité une exploitation agricole, dont les rendements sont fortement touchés par la présence des barrages. Ensuite, j'ai également pu faire une sortie en bateau sur le Mékong où j'ai découvert de près les écosystèmes du fleuve et les conséquences des barrages sur la raréfaction du poisson, et de facto de la pêche. L'un des moments les plus étonnant pour moi fut la découverte de l'existence de « plages » sur le Mékong. Il s'agit de vastes

étendues de sables découvertes à la saison sèche qui sont utilisées par les habitants pour faire du commerce et pour leurs loisirs. Avant d'aller sur le Mékong, je n'en avais jamais entendu parler. Ces plages sont d'ailleurs mises en danger par les lâchers d'eau des barrages. Enfin, j'ai pu me rendre près de l'emplacement d'un projet de barrage, situé à 2 kilomètres de la frontière thaïlandaise, le barrage de Sanakham, qui suscite beaucoup de controverses bien que les travaux n'aient pas encore commencé faute d'accord entre les différents partis. Au cours de ce voyage, j'ai rencontré plusieurs habitants du fleuve Mékong qui m'ont tous partagé leur attachement au fleuve. Pour les communautés, plus qu'un fleuve, le Mékong est véritablement un membre de leur famille, une mère.

Une conférence à Ventiane au Laos

Pendant mon séjour dans le Nord-Est, l'association m'a invitée à les accompagner à une conférence à Ventiane au Laos portant sur le rôle des communautés locales dans la gestion de l'eau. Comme Nong Khai se situe à peu près à une heure de la capitale laotienne, nous pouvions aisément aller à la conférence et revenir le soir-même. J'ai donc fait les démarches pour obtenir un visa pour le Laos et nous sommes partis le 20 février. La conférence avait pour thème « Démocratiser et réindigéniser la gestion des ressources en eau et la résilience climatique dans le bassin inférieur du Mékong », et recevait plusieurs intervenants

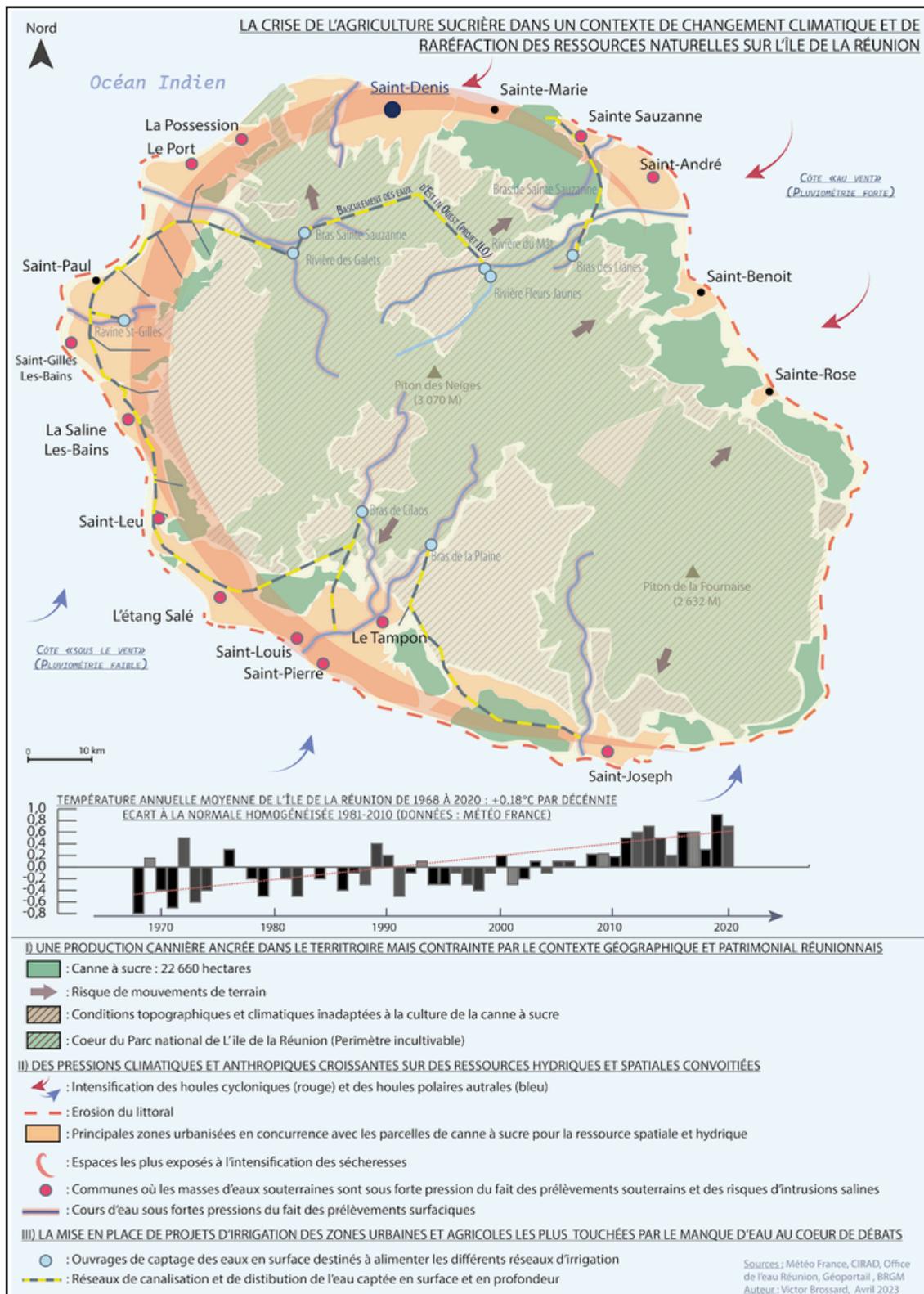
internationaux et des chercheurs de tous les pays du bassin inférieur du Mékong. Le premier jour était consacré à la présentation des différentes délégations (thaïlandaise, laotienne, cambodgienne et vietnamienne) et à un atelier sur la gestion du fleuve Mékong. Ce fut une journée très intéressante pour comprendre les différentes représentations de la gestion de l'eau sur le fleuve Mékong. Initialement, je n'avais prévu que de rester la première journée. Cependant, une place s'est libérée et j'ai eu l'opportunité de rester jusqu'à la fin de la conférence. Les membres de l'association ne pouvaient pas rester, mais heureusement, à la conférence, j'ai rencontré une jeune journaliste thaïlandaise spécialisée sur les questions environnementales, avec qui j'ai pu assister au reste de la conférence. Le deuxième jour, nous avons quitté Vientiane pour nous rendre plus au nord, à Vang Vieng, une ville balnéaire, impactée par la pollution de l'eau liée au tourisme. Nous y avons rencontré les autorités locales pour discuter de la gestion de l'eau et visité un des sites touristiques de la ville. Le soir venu, nous sommes retournés à Vientiane en train.

Cette expérience était particulièrement intéressante, étant donné que la liaison ferroviaire entre Vang Vieng et Vientiane a été financée par la Chine dans le cadre de leur nouveau projet des « Routes de la soie ». Même si des universitaires d'autres nationalités étaient également présents, j'ai passé la majorité de mon temps avec les universitaires thaïlandais. Cette expérience s'est avérée très enrichissante, bien que parfois un peu solitaire dû au fait que je ne parlais pas thaïlandais.

Ce que j'ai partagé ici ne reflète qu'une fraction de mon expérience et de mon séjour en Thaïlande. Il y a de nombreux aspects que je n'ai pas évoqué car sinon cet article serait trop long. Durant ce voyage, j'ai eu le privilège de faire des rencontres exceptionnelles que je n'oublierai jamais. Ce périple m'a beaucoup appris sur moi-même et sur ma capacité à surmonter des défis. J'ai fait des choses que je ne pensais pas être capable de faire.

Anna Lassissi

Appréhender les rivalités liées à la production sucrière à travers un terrain de recherche sur l'île de La Réunion



J'ai débuté mon MI en m'intéressant aux conflictualités causées par l'intensification des aléas naturels et climatiques sur l'un des territoires français les plus exposés à ces phénomènes : l'île de la Réunion. Progressivement, mon regard s'est porté vers l'impact potentiel de ces aléas sur la culture de canne à sucre, véritable pilier de l'agriculture réunionnaise. La situation s'est effectivement avérée être problématique puisque la production sucrière diminuait depuis près de cinq ans, menant en 2022 à la pire campagne sucrière depuis 50 ans. J'allais donc devoir effectuer mes recherches dans un contexte complexe pour les acteurs de l'agriculture, de l'agro-industrie et des institutions locales.

Février 2023, je partis en direction de Saint-Denis, non plus dans le 93 à destination de l'habituelle salle B106 de Paris 8 mais sur une île à 9 400 km d'ici en plein été austral. A mon arrivée, la première étape fut de me munir d'une voiture, élément indispensable pour accéder aux zones excentrées situées dans les hauteurs de l'île où se trouvaient les exploitations agricoles et les aménagements hydrauliques, lieux centraux de mes recherches. Cette première journée se clôtura par mon installation dans les hauteurs de la Possession au Nord-Ouest de l'île, à proximité de la capitale régionale. Même si j'étais ravi de me retrouver enfin de l'autre côté du globe dans le territoire qui avait été au cœur de mes pensées durant ces derniers mois, comme nombre de mes camarades, je ne pouvais m'empêcher de garder à l'esprit que tout restait à faire.

Le contact avec les acteurs, un élément central mais complexe dans un contexte de tensions et de crise de l'agriculture

L'un des objectifs du terrain étant de confronter mes hypothèses de recherche à la réalité, il m'était indispensable de rencontrer les acteurs - institutionnels, de l'agro-

industrie sucrière, du monde agricole, de la recherche ainsi que les collectifs écologistes - impliqués dans les rivalités de pouvoir que je cherchais à étudier. Mon sujet de recherche m'ayant été décrit comme sensible par des chercheurs et agronomes rencontrés sur place, je fus au préalable averti qu'il me faudrait faire preuve d'une certaine diplomatie et de prudence lors de ce terrain au regard des enjeux et des conflictualités liés à la production sucrière sur l'île. Dans ce contexte, j'ai dû porter une attention particulière à tenter de gagner la confiance de mes sources en amont et au cours de nos échanges. J'ai dû adapter ma façon de me présenter, d'expliquer mes recherches, de poser mes questions, tout en rappelant, si besoin, le caractère confidentiel de nos échanges et de ce travail. Il n'était ici pas question de déformer la réalité mais de prendre en compte les représentations des acteurs afin de créer un contexte dans lequel ils puissent se sentir suffisamment en confiance. Par exemple, en tant qu'étudiant métropolitain à l'Institut français de géopolitique, j'ai pu avoir des difficultés à entrer en contact avec des agriculteurs et agricultrices en amont et au début de ce

terrain. Ces derniers ont semblé davantage ouverts et confiants lorsque je me suis rendu spontanément sur leurs exploitations avec une tenue adaptée à une visite de leurs terres, en me montrant informé du contexte actuel et en expliquant venir moi-même d'un milieu rural. A ma grande surprise, la chance du débutant ne s'arrêta pas là. Soutenu par un acteur de la Direction de l'Alimentation, de l'Agriculture et de la Forêt intéressé par mes travaux, je fus convié à une concertation du Conseil de la Culture, de l'Éducation et de l'Environnement de La Réunion. Cette dernière rassemble des acteurs institutionnels et de la recherche dont l'objectif durant cette journée était d'aborder les questions de gestion des risques et de gouvernance de la Réunion. Tout cela au regard du contexte climatique actuel et des études prospectives déjà réalisées sur différentes échelles. Dans un contexte de transformation des conditions de production en milieu insulaire, j'eus l'occasion d'aborder les problématiques spécifiques de l'agriculture et de l'agro-industrie réunionnaise en matière de rapports de force, de représentations et de stratégies. Durant cet échange, ainsi que lors des 15 entretiens menés sur l'île, on m'expliqua que la situation n'avait jamais été aussi conflictuelle entre les acteurs impliqués. Cette montée en tension s'explique en partie par l'impact du changement climatique, du caractère intrinsèquement limité de l'espace et de la raréfaction des ressources hydriques sur l'industrie sucrière, l'agriculture et la Réunion dans sa globalité. Ce contexte de

rivalités et de difficultés pour la filière me mit dans des situations délicates : volonté de droit de regard sur mes recherches, observation d'un entretien par un responsable de la communication de l'industrie sucrière et intimidations lors de ce même entretien. Ces différents événements traduisent selon moi une volonté des acteurs de défendre leurs intérêts en faisant la démonstration de leur pouvoir sur le territoire. Par ailleurs, ce qui me parut complexe en termes de positionnement fut d'échanger avec les planteurs sur les pressions qu'ils subissent dans un contexte où prévaut une certaine loi du silence d'autant plus que certains se trouvent dans une situation économique et morale particulièrement difficile. Qu'elles furent tendues, solennelles ou chaleureuses ces rencontres ont malgré cela toujours été d'une grande richesse.

Se déplacer et observer, allier l'utile à l'agréable afin de mieux comprendre les représentations et les rivalités de pouvoir

Décrite dans certains atlas comme une « *montagne dans la mer* », je n'ai cessé d'être saisi par la multitude d'environnements et d'atmosphères que renfermait l'île de la Réunion. En effet, 42% de son territoire, situé dans les « Hauts », est classé au patrimoine mondial de l'UNESCO tandis que les littoraux Nord, Ouest et Sud sont quant à eux fortement urbanisés. Au fur et à mesure que mon terrain avançait et que je multipliais les randonnées, les trajets et les

rencontres, je fis le constat de l'ancrage fort sur le territoire de mon sujet de mémoire. Lors du passage du cyclone Freddy le 21 février 2023, j'ai pu observer les effets puis la gestion des aléas naturels ainsi que sa mobilisation dans le rapport de force. Héritage d'une société de plantation coloniale, aujourd'hui soutenue par les pouvoirs publics, la puissance de la filière sucrière se remarque particulièrement par la spatialité d'une canne qui prédomine dans les paysages agricoles de basse et moyenne altitude. En parallèle de cela, voir des publicités vantant les bienfaits de la canne pour le territoire et visiter des musées dédiés à la canne et à ses dérivés mit en lumière un autre aspect de la stratégie d'ancrage de la canne dans l'espace public, dans les lieux touristiques et culturels mais également dans les esprits. La construction d'un récit autour d'une canne bénéfique, adaptée au territoire et centrale dans l'identité et l'agriculture réunionnaise perdue encore aujourd'hui. Elle me fut décrite comme telle par de nombreux acteurs dont les souvenirs d'enfance ont été bercés par cette culture. Pourtant, dans un contexte où émerge localement la représentation d'une île de la Réunion fragile, géographiquement isolée,

exposée aux aléas, dépendante des importations, un militantisme écologique local se forme. Ce dernier met en place diverses stratégies, visibles elles aussi. Nombreux furent les graffitis et panneaux que je vis alertant sur l'urgence climatique et la nécessité de changer de système agricole au profit de l'autonomie alimentaire et de la préservation de l'environnement. Grâce à ces quelques éléments, l'aspect sentimental et passionnel lié à la terre, à l'agriculture et à la préservation d'un patrimoine naturel exceptionnel apparut alors comme central dans la compréhension de ces rivalités. Puisqu'il est nécessaire de conclure, je décrirais ce terrain, les rencontres et les observations qui l'ont composé comme ayant été des éléments indispensables à une compréhension plus fine et à une conscientisation des enjeux que cette situation géopolitique représentait. Auparavant de simples noms dans un cahier et des aplats de couleurs sur des cartes, les acteurs sont devenus des interlocuteurs et les lieux se sont matérialisés. En ce sens, il y a eu un avant et un après terrain. Ce dernier m'ayant apporté, au-delà de réponses à des hypothèses de recherche, des souvenirs impérissables.

*« Voir la terre, c'est pour moi l'étudier. La seule étude véritablement sérieuse que je fasse est celle de la géographie et je crois qu'il vaut beaucoup mieux étudier la nature chez elle que de se l'imaginer au fond de son cabinet. Pour connaître il faut voir. J'avais lu bien des phrases sur la mer des Tropiques, mais je ne les ai pas comprises tant que je n'ai pas vu de mes yeux ses îles vertes. »
(Correspondance du géographe Elisée Reclus, t. II, p.109).*

Victor Brossard

Le jeu des apprentis chercheurs : confronter son sujet au terrain

Le terrain peut s'avérer surprenant, ou déstabilisant. Glissez-vous dans la peau des M1 faisant face à leurs représentations.

Reliez le sujet à son terrain !

La Grande Muraille Verte : ce nom révèle d'emblée l'ambition de ce projet de développement lancé au Sahel il y a maintenant plus de quinze ans. Le défi est de taille : planter une vaste et dense muraille de végétation entre Dakar et Djibouti, sur une distance de plus de 7800 km. Impressionnée par l'ampleur de ce projet largement mis en valeur par les différents acteurs qui l'investissent, j'ai décidé de travailler sur des jardins polyvalents féminins mis en place dans le Ferlo, désert sénégalais. **MIA**

Je suis parti étudier les accords pour les mégafermes porcines chinoises au Chaco en Argentine, où sont présents des peuples indigènes attachés à la nature. Je n'avais, à vrai dire, que de vagues aprioris sur le territoire. Je savais toutefois que la forêt, "impénétrable" de son nom, est convoitée par politiques corrompus et entreprises pour exploiter ses ressources, planter du soja et créer des élevages porcins. **LILIAN**

Le 23 septembre 2022, l'Australie a été reconnue coupable d'inaction climatique, mettant en danger le droit à la vie des Insulaires du Détroit de Torres, un peuple autochtone millénaire. Je me suis donc rendue sur place pour étudier les conséquences de ce jugement rendu par le Comité des Droits de l'homme de l'ONU pour un des peuples les plus pauvres et les plus vulnérables au réchauffement climatique d'Australie. **CLARA**

La législation britannique du cannabis : la politique britannique en matière de cannabis se caractérise par deux législations bien distinctes : le cannabis médical est légalisé et le cannabis récréatif est prohibé. Intéressée par les conflits entre divers acteurs britanniques que ces législations suscitent, jusqu'à même atteindre la sphère politique, j'ai décidé de travailler sur les divergences d'opinions au sujet du cannabis et comment celles-ci touchent les Londoniens concernés par le sujet. **CAROLINE**



Solutions

MIA : B. En arrivant sur place, il est difficile d'imaginer qu'autrefois les jardins pouvaient être ces Édens colorés et foisonnants qu'on m'avait tant décrits. Quelques arbustes desséchés, des clôtures chancelantes et même parfois inexistantes, un sol aride, des plants brûlés par le soleil, du bétail à la recherche des derniers pâturages, quelques tuyaux de goutte-à-goutte abîmés, et des champs de détritiques plastique : voilà tout ce qu'il reste ici des jardins polyvalents et de cette grande muraille verte.

LILIAN : C. C'est en me rendant sur place que je me suis vraiment rendu compte de l'impact du dérèglement climatique et de la déforestation sur le territoire et sa population, poussé par la politique du pays pro-exportation de matières premières, les lobbies de l'agroalimentaire et la demande internationale de viande. Les conditions sont quasi-invivables, dans un environnement où il peut faire 50°C avec de gros taux d'humidité, où le sol devient poussière. On voit les champs de soja et de maïs à perte de vue, les forêts brûlées, les routes énormes creusées dans la forêt, empiétant sur des parcs « protégés », seulement de nom. Et la disparition de leur lieu de vie ancestral des populations natives.

CLARA : D. Une fois sur l'île Horn, je me suis rendue compte du poids de mes propres représentations. Les Insulaires du Déroit de Torres ont une culture propre, mais quelle ne fut pas ma surprise de découvrir un mode de vie si australien. Sur l'île, les habitants ont en moyenne un véhicule pour 0,6 personnes, ainsi qu'un bateau par foyer. Le terrain m'a permis de comprendre que l'une des stratégies d'action des Insulaires pour pousser le gouvernement australien à l'action contre le réchauffement climatique repose sur les représentations globales que nous pouvons avoir des peuples autochtones. En effet, le principal argument des acteurs était de dire qu'ils ne participent aucunement au réchauffement climatique mais en paient les plus lourdes conséquences. Me rendre sur place m'a – entre autres – permis d'analyser et de questionner ces représentations et ce discours.

CAROLINE : A. Le terrain peut aussi réserver de bonnes surprises. En arrivant à Londres, mon sujet a été bousculé et a dû être complètement réorganisé. J'ai ainsi dû démarcher de nombreux acteurs sur place en allant voir à la fois des policiers, des politiques, des associations qui luttent pour un cannabis légalisé, des centres de désintoxication... Mais si on m'avait dit que j'allais avoir un rendez-vous avec un Lord dans le palais de Westminster (avec la visite du palais en prime !) pour parler de cannabis, je n'y aurais jamais cru !

Présentation de Géodote : l'association étudiante en plein essor !

Créée en 2022, Géodote est une association étudiante qui aspire à proposer une vie étudiante animée à destination des étudiants et du personnel de l'IFG. Par la mise en place de divers projets, l'association a su prendre en visibilité et créer un esprit de cohésion entre les différentes promotions de l'IFG.

Géodote a d'abord impulsé cette cohésion à travers l'organisation de diverses soirées (intégration, Noël, fin d'année, ...) ! L'association a également proposé des événements sportifs avec la participation de certains étudiants à la course du Bleu de France. Des conférences sur de nombreux sujets ont été animées avec des intervenants de qualité : les élections en Israël présentées par **Frédéric Encel**, les Emirats Arabes Unis par **Nadim Hasbani**, la présentation des applications de l'OSINT, et pleins d'autres. De plus, l'association a mis à la disposition des étudiants une formation à l'OSINT et des simulations de gestion de crise en partenariat avec l'association **P1SD**. Géodote a finalement organisé la vente de pulls de promotion pour les étudiants et pour le personnel de l'IFG, ainsi que la distribution de stickers à l'effigie de l'association !

Le nouveau bureau souhaite poursuivre cette dynamique en reprenant certains projets et en développant d'autres inédits pour tous ! L'aide à la rédaction du mémoire et les ateliers pré et post terrain seront repris. Sont déjà en cours les projets de construire un réseau alumni solide pour mettre en avant les différentes opportunités professionnelles possibles après un master à l'IFG. Pour la première fois, une remise des diplômes est pensée pour avril 2024 et est en cours d'élaboration. En parallèle de tout cela, l'initiative d'un journal des étudiants de l'IFG a été lancée en mars 2023 et s'est concrétisée ces dernières semaines.

Mais quelles seront les nouveautés cette année ? L'association étant toute récente, tout est possible ! Et ce n'est pas l'envie qui manque de proposer aux étudiants de l'IFG des projets toujours plus innovants. Adhérer à Géodote vous donne l'accès direct à des informations en matière d'offres d'emplois, de projets extérieurs liés à la géopolitique, etc. Géodote organise aussi pour ses adhérents des événements à part pour renforcer les liens entre les membres de l'association. Des réductions financières sont finalement garanties pour les adhérents dans le cadre du projet de goodies !

Vous l'avez compris, beaucoup d'idées fusent dans les cerveaux du nouveau bureau, il n'y a plus qu'à... et la magie opérera !

Caroline Hervé

